

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [93] (2005)
Heft: 1491

Artikel: "Nous vivons des moments sombres, mais je ne suis pas pessimiste"
Autor: Moreau, Thérèse / Carroll, Berenice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



« Nous vivons des moments sombres, mais je ne suis pas pessimiste »

Née à New York en 1932, Berenice Carroll aujourd'hui professeure de sciences politiques à l'université de Purdue (Indiana), elle est l'une des pionnières de la création des études féministes aux Etats-Unis. Un grand-père paternel « bolchevik » et une grand-mère maternelle militante pour les droits des femmes ont contribué à faire d'elle une activiste. En 1961, Berenice rencontre le groupe « Women Strike for Peace ». Depuis le pacifisme tout comme le féminisme et l'antiracisme sont ses préoccupations quotidiennes. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages, la mère de deux enfants, et la grand-mère de deux petites filles.

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS PAR THÉRÈSE MOREAU

Comment définiriez-vous votre féminisme et votre pacifisme ?

Je n'aime pas les étiquettes, elles sont toujours problématiques, mais je dirai que je suis une activiste féministe et pacifiste non violente radicale, même si je revendique un certain pragmatisme. J'aime à penser que je suis une socialiste anarchiste, mais dans les Etats-Unis d'aujourd'hui, cette position est de plus en plus difficile à tenir. J'ai été, à un moment de ma vie, membre de collectifs anarcho-féministes, ce qui a influencé ma recherche comme mon enseignement.

Quelles sont les actions qui semblent vous définir le mieux ? Celles dont vous êtes fière ?

Difficile de répondre car je ne fais pas de distinction entre l'action et la théorie. Je pense même, comme je l'ai écrit dans *Voices of Women Historians*¹, qu'elles sont indissociables. Je suis contente d'avoir participé à la longue série d'actions non violentes, en 1982, à propos de L ERA (article constitutionnel sur l'égalité entre Femmes et Hommes). Au Parlement de l'Etat de l'Illinois, nous nous sommes enchaînées durant quatre jours près du Sénat, d'où le nom que la presse nous a donné de « chain gang ». Du point de vue intellectuel, je suis heureuse d'avoir contribué à une réflexion sur le pouvoir, sur le pouvoir des sans pouvoirs. Je peux dire que je suis fière de m'être ainsi investie durant des années et de continuer à le faire, de dire la vérité sur le pouvoir, de le dénoncer et de montrer ce qu'il com-

porte de violence. Je suis également fière d'avoir aidé à développer et mettre en place des idées et des projets en vue d'un changement social.

Quel impact la réélection de Bush aura-t-elle sur les femmes, la paix, les relations internationales et les universités ?

Elle aura un impact négatif sur tout cela. La politique de l'administration Bush nous renvoie une centaine d'années en arrière. George Bush souhaite que soit réinstauré le capitalisme sauvage, la militarisation, le racisme et le patriarcat. Bush affirme qu'on lui a confié une mission, mais quoi qu'on en dise, il a gagné de peu les élections et on doit se poser la question de la légitimité de certains votes.

Les parlementaires républicain-e-s vont l'encourager à intensifier ses programmes de régressions sociales au plan national et d'agressions à l'étranger. Par le biais de nominations de juges, de responsables administratifs fédéraux, de responsables pour les sciences, l'enseignement, la culture, il va chercher à faire perdre tout ce que nous avons gagné du point de vue judiciaire au 20^e siècle. Les femmes, le monde du travail, les minorités, les pauvres, les mouvements pacifistes, les homosexuel-le-s seront bientôt en danger, à cause des attaques contre les discriminations positives, l'IVG et les droits d'avoir une descendance, les libertés civiles et le multiculturalisme. On voit déjà de nombreuses attaques à l'encontre des programmes universitaires sur la paix, les femmes, la culture afro-américaine ou hispaniste, et cela ne fait que commencer. L'administration républicaine va continuer son travail de sape contre toute protection sociale. Tout cela favorise les riches et a un impact négatif important sur la vie des femmes et des enfants.

Le militarisme qui règne à l'intérieur comme à l'extérieur détourne de nombreuses ressources des besoins essentiels de notre société. Il redonne force aux relations patriarcales ainsi qu'aux valeurs sociales masculinistes. L'arrogance de la politique extérieure de Bush, son unilatéralisme, sa folie des grandeurs, son hypocrisie, alliés à la terreur que suscitent ses déclarations sur la « démocratisation » forcée favorisent le développement du fondamentalisme et de la violence. Rien de cela ne peut apporter de sécurité où que ce soit dans le monde.

Nous vivons des moments sombres, mais je ne suis pas pessimiste, car je vois et je sens les prémisses de la résistance.

actrice social e

Dans les années 50 et 60, l'hystérie de la guerre froide a donné naissance à de nouveaux mouvements comme les mouvements féministes, écologistes, antiracistes, anti-impérialistes, anti-nucléaires, pour l'acceptation de l'homosexualité etc. Puis il y a eu les mouvements contre la guerre au Vietnam et les années 70 et 80 furent meilleures, malgré la présidence de Reagan. Aujourd'hui, on assiste sur les campus au renouveau du féminisme et du pacifisme. Ces mouvements semblent d'ailleurs encore plus importants et auront peut-être plus d'impact qu'au cours du 20^e siècle.

Que pensez-vous pouvoir faire personnellement pour lutter contre cette politique ?

Le poème de Jenny Joseph qui dit «Attention: quand je serai une vieille femme, je me vêtirai de pourpre et je porterai un chapeau rouge qui ne va pas avec», exprime bien ce que je ressens à septante-deux ans. Il nous faut inventer des actions qui déstabilisent les gens, qui mettent la pagaille, mais sans violence. Il faut une résistance déterminée au conformisme. Je pense à cette «populace féminine» qui, dans la Rome antique, a fait échouer la loi interdisant de porter de la pourpre ou de l'or, couleurs traditionnelles du pouvoir. Cette pourpre, choisie aussi par les mouvements lesbiens et gays, me paraît être une forme de message à l'égard de la politique de Bush. Mais au-delà du port de cette couleur, je continuerai à donner des cours sur la paix, les femmes et la justice sociale. Je suis toujours impliquée personnellement dans beaucoup d'actions, en dépit des dangers grandissants pour celles et ceux qui protestent.

Pouvez-vous expliquer à nos lecteurs et lectrices suisses ce qu'est un «teach in»

Nous vous répondrons ici à deux voix, car mon partenaire Clint Fink, chercheur pour la paix, musicien, acteur, militant participe à toutes mes actions. Le concept et le mot renvoient aux actions non-violentes des activistes des droits civiques. Il y a eu d'abord des «sit-in», où les gens allaient s'asseoir là où ils n'avaient pas le droit. Un «teach in», donc, est une expérience éducative/politique/activiste qui s'étend sur une journée ou plus. Des enseignant-e-s animent des ateliers avec tout le matériel d'information et les ouvrages disponibles pour permettre au public de s'informer sur une question qui fait débat ou qui est urgente. Les personnes qui participent sont alors invitées à débattre, à donner leur avis, et à chercher des formes d'actions. Le premier «teach in» a eu lieu dans la nuit du 24 mars 1965 à l'université du Michigan à Ann Arbor. Le corps enseignant, qui voulait faire la grève contre la guerre au Vietnam, a été persuadé de donner des cours le soir après les heures régulières d'enseignement. Il y a eu plus de 3000 personnes qui ont suivi ces cours jusqu'à minuit, puis des ateliers ont eu lieu jusqu'au lendemain matin 8 heures. À la suite de ce premier «teach in», il y en a eu un, national, le 15 mai 1965 à Washington. Depuis, il y a eu des «teach in» contre la guerre du Golfe, contre l'intervention en Serbie, la guerre en Afghanistan et en Irak. Nous avons aussi participé au

mouvement «Change 2004» qui a œuvré pendant la campagne présidentielle afin que la Maison Blanche change de locataire.

En 1993, quelques un-e-s d'entre nous ont créé le journal «Community Time ou CT». C'est un journal gratuit, distribué à 4000 exemplaires et dont la publication va de 3 à 8 numéros par an. Nous nous efforçons de donner la parole à tous les groupes progressistes de la région.

Vous êtes l'une des personnes les plus importantes en ce qui concerne l'histoire des femmes et son enseignement dans les universités. Pourquoi avoir choisi l'histoire et non les sciences politiques ?

Mes intérêts étaient plutôt littéraires, j'ai travaillé sur Christine de Pizan, Virginia Woolf et d'autres écrivaines. J'ai un doctorat en histoire et, dans les années septante mes amies pacifistes et féministes étaient presque toutes en histoire également. Mais, j'enseigne les sciences politiques depuis 35 ans. Je peux donc dire que j'ai été aussi très active dans ce domaine. J'ai été une des membres fondatrices du comité exécutif pour le «Women's Caucus in Political Science», en 1969, et j'ai été une des premières à donner des cours sur les femmes, la politique et les théories politiques. J'ai, en outre, fait partie de nombreuses organisations professionnelles auxquelles j'ai toujours apporté mes préoccupations féministes. On peut dire que mon travail est interdisciplinaire, tout comme mon activisme. J'ai été à la base de la création des sections d'études féministes et de la «National Women Studies Association».

Sur quel projet travaillez-vous actuellement ?

Sur le projet «Faculty Development Project» dont le but est d'encourager et d'aider les enseignant-e-s à construire de nouveaux cours à l'aide de nouveaux supports pédagogiques sur les contributions des femmes aux théories politiques et sociales. Je suis codirectrice de ce projet collectif avec Hilda Smith, professeure à l'Université de Cincinnati. Trois universités sont concernées, et nous nous occupons des départements d'histoire, de sciences politiques, de philosophie, de sociologie, d'anglais, de théologie, de relations internationales, et bien sûr des études féministes. Nous espérons pouvoir mettre toutes nos ressources en réseau afin que toute personne intéressée puisse y avoir accès.

L'activisme et la recherche vous prennent-elles tout votre temps ?

Non, j'ai d'autres activités, j'aime danser, faire la cuisine, faire collection de timbres et même tricoter ! Mais les activistes ont-ils/elles vraiment des hobbies, quand tout leur temps libre est pris par les manifestations, «les teach in» et les meetings ? Comme dirait mon fils David, mon passe-temps est de courir d'une ville à l'autre, d'une action à l'autre, d'une conférence à l'autre, d'un projet à l'autre, sans jamais avoir assez de temps, mais toujours décidée à le faire. Alors quand je serai vraiment vieille, je me mettrai à tricoter tout en pourpre. •

¹ La voix des femmes historiennes